

## LES MODÈLES DE FRATRIES DANS LES CONTES DES FRÈRES GRIMM

**Sabine Compoint**

**In Press** | « *Le Divan familial* »

2001/1 N° 6 | pages 141 à 155

ISSN 1292-668X

ISBN 9782912404497

Article disponible en ligne à l'adresse :

---

<http://www.cairn.info/revue-le-divan-familial-2001-1-page-141.htm>

---

!Pour citer cet article :

---

Sabine Compoint, « Les modèles de fratries dans les contes des frères Grimm », *Le Divan familial* 2001/1 (N° 6), p. 141-155.

DOI 10.3917/difa.006.0141

---

Distribution électronique Cairn.info pour In Press.

© In Press. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.



# Ouvertures et débats

# Les modèles de fratries dans les contes des frères Grimm

---

SABINE COMPOINT\*

IL SEMBLE QU'IL EXISTE des modèles types de structuration du groupe fraternel ou sororal, différents des modèles de structuration de la famille ou du couple. Mais quels sont ces modèles et peut-on en trouver des traces ailleurs que dans la clinique ? On peut tenter d'extraire, à partir des fratries présentées dans les contes de Grimm, des indications sur la façon dont elles se structurent<sup>1</sup>. Quatre modèles possibles de structuration de la fratrie apparaissent alors.

## 1. Antagonisme et rivalité : modèle le plus fréquent (1) + (1), (1 + 1) + 1, (xn + 1)

### *Les fratries de deux comme systèmes binaires antagonistes*

Dans le cas des fratries de deux, le rapport des frères ou des sœurs entre eux est fondé sur une opposition des caractères derrière laquelle est toujours décrite une différence des investissements parentaux. Du point de vue des rapports de force, on a deux groupes qui s'affrontent.

---

\* Je remercie le docteur Patrick Chaltiel et Mme Elida Romano, thérapeutes familiaux, d'avoir suscité l'envie de travailler sur les fratries.

1. L'édition à laquelle nous ferons référence tout au long de cette étude est celle de Flammarion, en deux volumes ; J. et W. Grimm, *Contes*, texte français et présentation par A. Guerne. Nous précisons ultérieurement seulement le titre du conte, le volume et la page.

Celui d'une part de l'enfant préféré et du parent qui le préfère, généralement du même sexe que l'enfant et d'autre part le groupe de l'enfant peu ou pas investi secondé par un personnage étranger à la famille, la plupart du temps d'ordre surnaturel (nain, animal, vieille femme aux pouvoirs magiques)...

L'opposition se situe généralement dans le registre suivant : l'un (héros du récit) est marqué par la faiblesse, le manque (en argent, en esprit, en confiance en soi et en investissement parental, etc.), l'autre au contraire est présenté d'emblée comme nanti (en argent, en confiance en soi, en intelligence, etc., et en investissement parental).

Lorsqu'il s'agit d'une fratrie de deux frères, l'opposition est renforcée par un désir intense des fils d'être reconnus par le père : c'est à qui des frères se montrera le plus digne d'être aimé, ce qui n'est pas le cas dans les fratries de deux sœurs. Mais, à cette course, les protagonistes ne partent pas munis des mêmes atouts. L'un, souvent l'aîné, est déjà reconnu comme possédant *a priori* certaines qualités (intelligence, habileté, ruse). Il joue par rapport au père le rôle d'un prolongement du moi ou encore d'un moi idéalisé : toute la libido du moi (ou narcissisme) du père semble s'être reportée sur cet enfant. À l'opposé, le second apparaît aux yeux de tous (parmi lesquels on compte le père et le frère aîné) comme la version ratée de l'aîné.

À partir de ce dispositif, toujours identique, le récit merveilleux opère un renversement et montre comment la faiblesse peut être une force, la pauvreté, une richesse et la carence parentale, une ouverture à des étayages pluriels et différenciés. En effet, le cadet face aux épreuves proposées manifeste généralement plus de générosité, de confiance en l'autre et de courage que l'aîné. Ayant peu confiance en ses capacités, puisqu'on ne lui en a jamais reconnu, ne s'attribuant aucun caractère supérieur, il ne manque pas de prêter attention aux autres, ce qui lui sert dans les épreuves à franchir.

Certes, le renversement des contraires opéré par le conte a sans doute une visée morale ; mais, au-delà, il renseigne sur les causes et les conséquences des oppositions fraternelles. Il montre en effet comment l'opposition apparente dans une fratrie de deux frères cache souvent une différenciation en ce qui concerne l'investissement parental.

Ces éléments se retrouvent dans presque tous les contes mettant en scène une fratrie de deux bâtie sur le modèle du (1) + (1), ou cas plus fréquent encore une fratrie de trois du type (1 + 1) + 1<sup>2</sup>. C'est le modèle de fratrie le plus fréquent dans les contes de Grimm.

Dans le cas de fratries de deux sœurs, l'opposition trouve son « étio- logie » dans une différence des génitrices, ce qu'on ne voit jamais dans les fratries des deux frères. Les deux sœurs ennemies sont toujours des demi-sœurs, dont l'une est affublée de tous les défauts (méchante, laide, etc.), qui sont aussi ceux de sa mère naturelle, la nouvelle femme du père, la « marâtre » et souvent « enchanteresse » sinon « sorcière » tandis que l'autre sœur porte les qualités de la mère défunte (*Dame Holle*, I, 153). C'est le lien du sang qui justifie la préférence de la mère pour sa fille et non sa place dans la fratrie.

On peut concevoir cette opposition, selon Bettelheim, comme renvoyant à une opposition fantasmatique dans l'esprit de l'enfant entre une mère bonne, idéalisée (la mère d'avant la phase œdipienne) et une mère mauvaise, rejetante (la mère de la phase œdipienne et post-œdipienne)<sup>3</sup>. Cependant il importe de souligner que ce vécu fantasma- tique de l'enfant a trouvé très longtemps un écho dans le réel car jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, la moitié des femmes mourait en couches, laissant des enfants orphelins en bas âge et les pères ne tardaient pas à se remarier et à concevoir d'autres enfants. Dans le conte, c'est chaque fois un senti- ment de solitude qui est décrit chez la fille dont la mère est décédée, sentiment accentué par le fait qu'elle ne trouve pas d'étayage auprès du père. En effet, l'incapacité du père à prendre parti, ou bien son absence, accentuent la position de faiblesse de la fille. Comme dans les fratries antagonistes de deux frères, c'est grâce à un personnage aux pouvoirs surnaturels, dans ce cas souvent féminin (une vieille femme un peu sorcière), qu'elle va trouver les moyens de s'en sortir<sup>4</sup>.

L'antagonisme de deux sœurs au sein d'une « sœurerie de deux » ne repose donc pas sur les mêmes motifs que dans une fratrie de deux frères. On se situe là dans un registre plus archaïque. Il n'y a pas une mère dont il faudrait obtenir l'amour et la reconnaissance mais deux mères : une mère méchante, nuisible et une mère bonne (mais défunte) qui suscite la nostalgie. Le rapport à la figure maternelle s'exprime en terme de clivage et prend sens, selon nous, par rapport à la difficulté du devenir

- 
2. C'est le cas notamment des contes tels que *L'oiseau d'or*, *La reine des abeilles*, *L'Eau de la Vie*, *L'homme à la peau d'ours*, *L'oiseau griffon*.
  3. B. Bettelheim, *La psychanalyse des contes de fées*, Première partie, « Les transforma- tions : le fantasme de la méchante marâtre », p. 92.
  4. On retrouve un dispositif semblable dans les contes mettant en scène une fratrie de trois frères ou trois sœurs, soit un rapport de  $(1 + 1) + 1$ .

féminin qui suppose un double arrachement. Tandis que le désir de l'homme pour la femme aimée est le résultat d'une projection de la figure aimée, mais interdite par le désir de la mère pour le père, sur une femme « étrangère » au cercle familial, le désir de la femme pour l'homme s'origine non pas seulement d'une projection mais d'une projection et d'un déplacement. C'est d'abord à la mère qu'il a fallu renoncer, pour orienter sa libido vers le père, « faute de mieux », puis à nouveau renoncer à cet impossible objet d'amour et lui substituer une figure mâle étrangère<sup>5</sup>.

### *Les fratries de trois : la position du second*

L'antagonisme au sein des fratries n'est pas nécessairement le fait des deux aînés contre le cadet, assimilé au moins compétent. Il peut s'agir aussi d'une opposition de l'aîné et du dernier, alliés à l'un des parents, par rapport au troisième.

Un conte illustre ce cas, *Unoeil, Deuxyeux, Troisyieux* (II, 232). Il est particulièrement intéressant parce qu'il s'agit du seul conte où le protagoniste est un deuxième de fratrie, un enfant du milieu. La caractéristique de cette enfant est de posséder deux yeux tandis que l'aînée en possède un et la troisième, « trois ». Ces attributs organiques sont comme une métonymie de la situation des sœurs dans la fratrie, l'empreinte corporelle de leur position structurelle. Comme toujours, le conte énonce dès les premières lignes la situation des protagonistes et le motif du conflit : « ... comme Deuxyeux n'était pas faite autrement que les autres gens, ni ses sœurs ni sa mère ne pouvaient la souffrir. "Toi avec tes deux yeux, lui disaient-elles, tu ressembles à tout le monde et tu n'es pas des nôtres !" »

Le conte métaphorise ici, avec malice et en l'inversant (ici la banalité est devenue exception), la problématique du second (ou de la seconde) d'une fratrie de trois de même sexe, ce que la vulgate psychologique appellerait « la difficulté du second à faire sa place », en raison de son manque de nouveauté aux yeux du couple parental. Sauf qu'il n'est pas question de place à faire au sens d'un amour de la mère à conquérir, mais plutôt de montrer que la banalité du second, vécue comme facteur de rejet au sein de la famille, peut devenir caractère d'exception à l'extérieur du clan familial. En effet, cette banalité du second contribue à son

5. Voir à ce sujet *Freud et la femme* de P. L. Assoun, notamment la préface, p. V : La Passion maternelle : la voyageuse et son ombre.

individuation : puisqu'aucune projection narcissique parentale ne la retient, Deuxyeux possède davantage de moyens de partir et de se faire « voir » ailleurs. Sa capacité à se détacher de la mère, la mère-nourricière, lui permet de s'individuer et d'aller nouer, la première, d'autres liens hors du clan familial.

Enfin, il existe un autre modèle possible de fratrie fondé sur la rivalité et le désir de reconnaissance ; il s'agit de fratries qui comportent une proportion très inégale de garçons et de filles, par exemple dans les contes, six, sept, douze garçons et une seule fille, toujours la cadette.

### *Modèle fondé sur l'exclusion d'un tiers, de type (xn) + 1*

Les titres des contes en eux-mêmes évoquent la particularité de ce type de fratrie qui est de se constituer autour de l'identité du sexe dominant (du point de vue quantitatif) : *Les sept corbeaux* raconte l'histoire d'une fratrie de huit enfants dont sept garçons et une fille ; *Les douze frères*, l'histoire d'une fratrie de treize enfants dont douze frères et une sœur, etc.

Dès les premières lignes, nous est présenté le motif du contentieux. Le couple parental après avoir eu plusieurs fils, se désespère de n'avoir toujours pas de fille. Le désespoir est généralement plus grand pour le père, c'est-à-dire pour le parent de même sexe que la fratrie engendrée. Ce désespoir le pousse à un vœu de mort concernant ses fils et à un surinvestissement de l'enfant à venir au détriment de ses frères (I, 61 ; I, 157).

Cette attitude du père à l'égard de ses enfants a une conséquence double. Tout d'abord, il provoque la haine des frères à l'égard du genre féminin : la femme devient l'objet haï, elle est celle qui a ravi, ou menace de ravir, l'amour du père ; « Nous jurons de nous venger : où que nous rencontrons une fille, son sang rouge coulera » (I, 62). Ensuite, cette attitude induit ultérieurement un sentiment de culpabilité intense chez la sœur qui introjecte sous la forme d'un sentiment de honte et de culpabilité le vœu de mort parental pour la fratrie qui a précédé sa naissance (I, 158).

Mais cette culpabilité la pousse par ailleurs à vouloir conquérir sa place au sein de la fratrie, place qui ne lui a jamais été reconnue ni par les frères, ni par le père. Il s'agit alors pour elle de prouver sa capacité à être sœur de ses frères et non plus seulement fille de son père. Cependant, pour se faire admettre dans le camp des frères, elle devra payer le prix fort. En effet, dans chacun de ces contes, le sacrifice auquel se soumet

volontairement la sœur exclue de la fratrie porte sur une partie de son corps ou une fonction sensorielle. Dans *Les sept corbeaux*, la petite sœur se coupe l'annulaire afin qu'il lui serve de clef pour ouvrir la porte de la Montagne de verre où sont demeurés prisonniers ses frères. Le symbole auquel recourt le conte est explicite : c'est à porter l'anneau du mariage que la sœur déchue renonce volontairement<sup>6</sup>. Le contrat se fait en des termes exclusifs : soit la sœur se marie mais alors elle perd son statut de sœur, soit elle rentre dans le clan des frères mais alors elle renonce au statut d'épouse.

Le conte, dans sa structure formelle toujours identique lorsqu'il s'agit d'une fratrie de  $(xn) + 1$ , suggère donc deux choses. D'abord la force du vœu parental pour désigner la place occupée par l'enfant élu mais exclu. L'enfant exclu de la fratrie par la fratrie est l'enfant pour lequel l'un des parents a émis un désir « désespéré ». Par son trop-plein de désir, ce parent le différencie du reste de la fratrie et induit une difficulté pour l'enfant à trouver sa place dans des relations verticales au sein de sa fratrie. Cependant, cet enfant peut refuser cette place, à condition d'être prêt à en payer le prix physique mais aussi psychique. Une fois le sacrifice accompli, le conte affirme le lien indestructible qui existe désormais entre les frères et leur sœur. Ce lien entraîne par ailleurs la mort des agents séparateurs du clan frères/sœur. Dans le conte, ce ne sont jamais les parents géniteurs qui sont désignés comme tels mais toujours la belle-mère de la sœur à présent mariée. Sans doute peut-on voir là un déplacement de la figure du parent géniteur séparateur sur la figure de la belle-mère. Le sort qui est réservé à ce personnage par le conte est toujours cruel. On retrouve alors un élément présent dans les fratries « unifiées », c'est l'ennemi commun garant de la solidité du lien fraternel, ainsi que nous allons le préciser.

Le second modèle possible de constitution de la fratrie est un modèle fondé sur la solidarité et l'entraide des frères et sœurs entre eux. Cette solidarité n'est jamais innée : elle est toujours le résultat d'un vécu et d'un éprouvé communs.

---

6. Il y aurait aussi du point de vue psychanalytique quelque chose à dire sur ce doigt coupé comme métaphore d'un renoncement de la sœur toute-puissante (dans l'imaginaire des frères) au phallus (symbolique) afin de se faire accepter dans le clan des frères.



## 2. Fratries construites autour de la solidarité et de l'entraide

Les fratries qui présentent dans les contes ce type de fonctionnement sont beaucoup plus rares. C'est généralement pour faire face à un ennemi commun (souvent une méchante marâtre) que les frères et les sœurs ont pu accéder à un vécu d'étroite solidarité. Ils puisent dans la fratrie, une affection et un soutien qu'ils n'ont pu trouver auprès de l'adulte tutélaire<sup>7</sup>. Mais la raison peut être autre et tenir à un amour parental en apparence indifférencié (*Les trois frères*, II, 200 ; *Les Quatre frères habiles*, II, 226). Cependant, bien que ces solidarités reposent sur des motifs différents, les conséquences dans le devenir des fratries sont les mêmes, à savoir une très grande difficulté, même une impossibilité des enfants à s'individuer, c'est-à-dire à fonder à leur tour une famille, en dehors de leur famille d'origine. Le conte *Petite-table-soit-mise, l'Ane-à-l'or et Gourdin-sort-du-sac* (I, 206) rassemble ces deux motifs : un ennemi commun et une attention parentale non différenciée. Ici on a deux clans, dont l'un, celui des frères, se constitue après avoir été chassé du domicile familial parce que le père a pris d'emblée le parti de sa biquette contre celui de ses fils. Les fils, séparément, songent alors à conquérir l'estime de leur père mais ils ne vont y réussir que grâce à un comportement solidaire. Une fois cette reconnaissance acquise, ils choisissent de demeurer vivre ensemble, débarrassés de la biquette persécutrice, présentée ici comme une figure féminine qui divise et nuit aux relations verticales père-fils. On perçoit ici comment l'attention non différenciée du père envers ses fils, le privilège qu'il a d'abord accordé au couple horizontal qu'il forme avec la biquette ont gêné une véritable autonomisation, c'est-à-dire un détachement affectif des fils.

## 3. Le modèle gémellaire : 1 = 1

Un seul conte sur les soixante retenus met en scène la relation gémellaire : *Les enfants d'or* (I, 487). Il présente un type de relation qu'on ne peut apparenter à ceux décrits ailleurs.

8. Il s'agit ici rarement de fratries non mixtes. L'amour fraternel intense concerne souvent des fratries mixtes – un frère et une sœur – ; le lien qui les unit est alors à forte connotation libidinale. Voir, à ce sujet, *Frérot et sœurette* (I, 71) ou bien *L'agnelet et le petit poisson* (II, 282).

Ici, ce qui paraît important, c'est l'origine surnaturelle des jumeaux. Bien qu'élevés par un couple d'humains, ils ne sont pas le produit « naturel » de la rencontre sexuelle d'un homme et d'une femme. Ils sont le résultat de la division par six d'un « poisson d'or » pêché par un homme pauvre. Des deux morceaux enterrés sortent deux lis d'or, la jument qui mange deux autres morceaux met bas « deux poulains d'or » et la femme du pêcheur met au monde « deux garçons qui étaient d'or également ». En excluant le lien biologique avec leurs parents, le conte renforce le lien fraternel des jumeaux. Les enfants d'or sont frères jumeaux avant d'être « enfants de ». Ils ne sont d'ailleurs ni vraiment les enfants du poisson ni vraiment ceux de la femme qui les a mis au monde.

Par ailleurs, alors que précédemment la tonalité affective de la fratrie (soit antagoniste, rivale, soit solidaire) était donnée d'entrée de jeu afin de préciser l'élément sur lequel s'était construite la relation, ici elle n'est précisée qu'ultérieurement. Ce qui caractérise les jumeaux, c'est un attribut commun mais hors du commun, l'or. D'ailleurs, c'est ainsi que les jumeaux se présentent à leurs parents : comme un couple de mêmes. Ce qui affecte l'un affecte nécessairement, qu'il le veuille ou non, l'autre.

La relation gémellaire a cela de particulier par rapport aux autres relations fraternelles qu'elle n'est pas construite mais donnée d'emblée. On naît jumeaux tandis qu'on ne naît pas frère, on le devient.

#### 4. L'enfant unique ou la fratrie de 1n.

Il peut sembler inadéquat de parler de l'enfant unique quand on se propose de réfléchir sur le statut de la fratrie dans les contes. Le propre de l'enfant unique n'est-il pas d'être sans fratrie ? Cependant ce que nous montre le conte, où les histoires d'enfants uniques abondent, c'est que tout le dilemme de l'enfant unique est d'être unique de fait mais d'être simultanément le représentant de tous les enfants que le couple parental n'a pas pu, ou pas voulu avoir. D'où un destin qui commence toujours de manière tragique mais se finit généralement bien, conte merveilleux oblige.

Parmi ces histoires d'enfants uniques, on peut différencier deux catégories.

Premier cas de figure : il n'y a pas de coïncidence entre l'enfant imaginé, rêvé, fantasmé, tant attendu par les parents et l'enfant réel. Celui-ci se manifeste comme l'expression physique ou psychique inversée du désir des parents. L'enfant tant attendu naît difforme, ou mons-

trueux comme dans *Le petit âne* (II, 290) ou *Hans-mon-hérisson* (II, 119). À partir de là, le scénario est toujours le même : malgré son apparence monstrueuse (il est animal, ou ridiculement petit), l'enfant va développer de lui-même un talent, une positivité qui tranche avec la négativité de son apparence. C'est ce talent qui permet à l'enfant d'obtenir une reconnaissance et un amour qu'il n'a pas reçu du couple parental, incapable de faire le deuil de l'enfant imaginaire (II, 292 ; II, 125). La rencontre amoureuse et le rapport sexuel sont alors présentés comme annulant une représentation de soi dévalorisée. En rompant de manière radicale avec le couple parental et en contractant une alliance horizontale par le mariage, l'enfant unique advient comme sujet neuf.

Le second cas de figure possible, c'est celui où l'enfant unique se retrouve orphelin d'un de ses parents. Le conte met alors en scène le danger du désir incestueux du père pour sa fille (*Toutes fourrures* I, 403, équivalent de *Peau d'Âne*) ou d'une relation symbiotique entre l'enfant unique et son unique parent (*Raiponce* I, 79, *Les six serviteurs* II, 251).

Le conte de *Toutes fourrures*, déjà amplement commenté en psychanalyse, montre la possibilité d'un renforcement du désir œdipien dans le cas de l'enfant unique élevé par un parent unique. Sans mère qui fasse tiers, mais aussi sans frère ni sœur pour partager l'amour du père, *Toutes fourrures* se retrouve plus qu'aucune autre enfant exposée à la tentation du lien incestueux.

Ces contes nous montrent comment la situation de l'enfant unique, élevé par un seul parent est simultanément la plus exposée et la plus risquée. Situation exposée parce que rencontrant le désir incestueux du père (ou de la mère) sans tiers médiateur, et risquée parce qu'héritant d'un investissement parental massif car non réparti. C'est donc, du moins pour le conte, la configuration la plus dangereuse possible, celle où le parent est directement désigné comme le persécuteur réel ou potentiel, alors que, dans les fratries de trois ou plus, il s'agit toujours d'une « belle-mère » (*Cendrillon*, *Dame Holle*), nouvelle femme du père ou épouse du beau-père (*Les douze frères*) dont l'enfant a certes à supporter les brimades, les injustices, mais dont il n'a pas à subir l'enfermement passionnel (I, 79).

## Conclusion

Que nous apprend l'analyse des contes concernant l'entité « fratrie » et ses modes de structuration ? Cela peut se résumer en quatre points :

Tout d'abord la fratrie est une construction. Se sentir « frère de » ou « sœur de », éprouver un sentiment fraternel pour son frère ou sa sœur, n'est jamais dans les contes une innéité, la conséquence naturelle d'un fait de nature. C'est toujours un sentiment construit, résultat soit d'un rapport inégal des forces, soit d'un investissement parental volontairement indifférencié. Dans les deux cas, cette situation induit une souffrance chez les enfants concernés et les pousse à se solidariser.

Seul cas échappant à cette solidarité acquise, les jumeaux, chez lesquels la fraternité s'exprime sous la forme d'une identité de forme, d'âge et de filiation. Tandis qu'un frère non jumeau peut toujours rêver une filiation maternelle et/ou paternelle différente de celle de son frère ou de sa sœur ; dans le roman familial du jumeau, il y a nécessairement son jumeau.

Deuxièmement, cette fraternité construite s'avère dans un premier temps productive : elle rompt le sentiment de solitude, voire de rejet et/ou de faiblesse que peut éprouver l'enfant face à l'adulte tuteur. Elle lui offre des compagnons « à sa mesure ». Mais à long terme, si ce sentiment fraternel n'est pas teinté d'ambivalence, il nuit à son émancipation hors du clan des frères, à la possibilité de nouer des liens exogames. Le frère ou la sœur, devenu adulte, demeure alors prisonnier du clan homosexué des frères ou sœurs (*Les trois frères, Quatre frères habiles, Les douze frères*), ou du couple hétérosexué formé avec le frère ou la sœur (*Frérot et sœurlette*).

Troisièmement, la rivalité est rattachée à la lutte pour obtenir la reconnaissance du père (dans le cas de fratries de frères), ou encore l'attention de la mère sont le mode de relations « fraternelles » les plus courantes, du moins dans les contes. Le conte montre alors qu'il y a toujours deux manières de vivre cette rivalité : soit en la renforçant par la jalousie envers le frère ou la sœur et en privilégiant la relation au père ou à la mère, mais le risque, souvent mis en scène ou supposé par le conte, est celui d'une incapacité à nouer des liens en dehors du cercle familial ; soit en renonçant à l'exclusivité de l'amour paternel ou maternel et en accordant crédit aux relations extra-familiales. C'est, bien entendu, toujours cette seconde voie que le conte développe et « encourage » dans la mesure où il possède une valeur propédeutique ainsi que l'avait montré Bettelheim (*op. cit.*).

Quatrièmement, l'enfant unique a seul en charge ce qu'habituellement dans les fratries les frères ou les sœurs se répartissent. Il n'a pas de frères ou de sœurs avec lesquels se mesurer, il n'a pas de frère ou sœur avec lesquels partager les attentes parentales. Simultanément, il a besoin pour s'émanciper du couple parental de décevoir les attentes et les

fantasmes parentaux qu'il est seul à porter. Aussi le conte ne met-il jamais en scène des enfants uniques ayant fait le choix de demeurer sagement auprès de leurs parents. Il raconte au contraire toujours une séparation qui est radicale et difficile pour le protagoniste, mais dont il finit par tirer des bénéfices.

### Bibliographie

- Assoun P.-L., (1998), *Leçons psychanalytiques sur frères et sœurs*, Paris, Anthropos Economica.
- Assoun P.-L., (1995), *Freud et la femme*, Paris, Payot.
- Bettelheim B., (1976), *La psychanalyse des contes de fées*, trad. fr., Laffont.
- Faivre A., (1976), Les contes de Grimm, mythe et initiation, in *Cahiers de recherche sur l'imaginaire*, sous la dir. de J. Burgos, Circé, 10-11.
- Grimm J. et W., (1967), *Contes*, trad. fr. et présentation A. Guerne, Flammarion, 2 volumes.



### RÉSUMÉ

« Les modèles de fratries dans les contes des frères Grimm. » Il s'agit d'extraire à partir de l'analyse formelle des contes de Grimm, des modèles types de structuration du groupe fraternel et sororal. Quatre modèles possibles sont apparus.

1. Modèle de type  $(1) + (1)$ , ou  $(1 + 1) + 1$  ou  $(xn) + 1$ . La fratrie est formée de sous-ensembles rivaux. L'opposition dans la fratrie est fondée sur la lutte pour obtenir soit la reconnaissance du père (dans le cas de fratries de frères), soit l'amour de la mère (dans le cas des groupes sororaux), soit l'intégration dans le clan des frères (ou des sœurs) dans le cas du modèle de type  $(xn) + 1$ .

2. Modèle de type  $(1 + 1)$  ou  $(1 + 1 + 1)$  ou  $(1 + 1 + 1 + 1)$ . La fratrie se présente comme solidaire, elle est fondée sur l'entraide. La solidarité du groupe repose sur le rejet et la méfiance envers un adulte estimé tout-puissant et ayant dérobé l'amour paternel ou maternel.

3. Modèle de type  $1 = 1$  qui concerne uniquement les jumeaux. La fratrie est fondée sur l'identité et la relation en miroir. Ici, c'est l'identité de forme qui prime ; la relation fraternelle n'est pas présentée comme une construction mais comme une donnée naturelle.

4. Modèle de type  $(1n)$  : celui de l'enfant unique, seul à assumer la déception parentale, résultat de l'écart entre l'enfant imaginaire et l'enfant réel. L'enfant unique est particulièrement exposé au désir incestueux ou symbiotique de l'un des parents, lorsque l'autre parent n'est pas en mesure de jouer son rôle de tiers.

## MOTS CLÉS

Contes — Fratrie — Modèle — Rivalité — Identité.

## SUMMARY

« Models of siblings in Grimm's tales. » The objective of this work is to develop typical models of the structure of the sibling's group, using a formal analysis of Grimm's tales. Author suggests four possible models :

1) Model of the type  $(1 + 1)$  or  $(1 + 1 + 1)$  or  $(1 + 1 + 1 + 1)$ . The sibling's group stands together and its members help each other. Generally, such sibling's groups are « pure », i.e. not mixed when there are two siblings, or they can be mixed when there are more than two siblings. The solidarity of the group rests upon the rejection and the mistrust of one adult, considered as holding absolute power and who « stoles » the father's or the mother's love. This adult is often the stepmother, in Grimm's tales.

2) Model of the type  $(1) + (1)$  or  $(1 + 1) + 1$  or  $(xn) + 1$ . The sibling group is comprised of rival subgroups, opposed to each other. This is the most frequent model in the tales. Sibling rivalry is based on the struggle to gain a father's recognition (in the case of brothers), a mother's love (in the case of sisters), or on the attempt to obtain membership in the sibling's group (in the case  $(xn) + 1$ ). The tale manifests in all of these cases an « excessive » differentiation between parental investments.

3) Model of the type  $1 = 1$ . The sibling relationship is based upon identity and mirror relationship. This happens exclusively with twins. Here, the formal identity is predominant. It is the only case where the relationship between siblings is not shown as a construction, but as given by nature.

4) Model of the type  $(1n)$ . This is the model of the only child.

## KEY WORDS

Tales – Siblings' group – Model – Rivalry – Identity.

## RESUMEN

« Los modelos de las fratrías en los cuentos de los hermanos Grimm ». Este trabajo tiene por objeto extraer, a partir del análisis formal de los cuentos de Grimm, modelos típicos de estructuración del grupo fraternal. Al final de este análisis, la autora proponen cuatro modelos posibles :

1) Modelo del tipo  $(1 + 1)$  o  $(1 + 1 + 1)$  o  $(1 + 1 + 1 + 1)$ . La *fratría* se presenta como solidaria ; se funda sobre la ayuda mutua. Se trata generalmente de fratrías « puras », es decir no mixtas por grupos superiores a dos o bien de una fratria mixta en el caso de fratrías de dos. La solidaridad del grupo reposa sobre el rechazo y la desconfianza hacia un adulto estimado como todo poderoso, que disfraza el amor paternal o maternal ; seguido es la figura de la « madrastra » en los cuentos.

2) Modelo de tipo  $(1) + (1)$ , o  $(1 + 1) + 1$ . La fratría está formada por subconjuntos opuestos, rivales. Se trata de un modelo más difundido en los cuentos, el de una oposición en la fratria fundada por la lucha por obtenerse el reconocimiento del padre (en el caso de

grupo de hermanos), sea el amor de la madre (en el caso de grupo de hermanas), sea la integración en el clan de hermanos (o de hermanas) en el caso del modelo de tipo  $(xn) + 1$ .

El cuento subraya en todos los casos una «gran» diferencia de investimento parental.

3) Modelo de tipo  $1 = 1$ . La fratría está fundada sobre la identidad y la relación con le espejo. Esto concierne únicamente los mellizos. Aquí prima la identidad de forma. Es el solo caso en el que la relación fraternal no es presentada como una construcción sino como un hecho natural.

4) Modelo de tipo (1). Es el del hijo único que concentra bajo una sola persona una fratría virtual, fantasmática, en la que los padres que no han podido crear.

#### **PALABRAS CLAVES**

---

Cuentos — Fratría — Modelo — Rivolidad — Identidad.



**SABINE COMPOINT**

*psychologue E. P. S. Ville-Evrard, I. S. E. «E.»*

Hôpital de jour Arc-en-ciel

93330 Neuilly-sur-Marne